

ASH DAVIDSON

# Les derniers géants

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Fabienne Duvigneau

*ACTES SUD*



*Pour mes parents, Susan et Dean Davidson*



*Ils ne ressemblent à aucun arbre que  
nous connaissons*

JOHN STEINBECK

*Il est plus facile de mourir que de  
déménager...*

WALLACE STEGNER



ÉTÉ

1977





30 JUILLET

RICH

Rich ramassa le courrier dans la boîte aux lettres de Lark, quitta Eel Road et s'engagea en cahotant sur le double sillon tracé dans la boue, signalé à l'entrée par deux cuvettes de toilettes en porcelaine. Des fougères à taille humaine frottaient contre les vitres de son Ford. Le chemin était tellement envahi par la végétation qu'il parvenait tout juste à lire les panneaux.

ARBRE-TUNNEL ! AUTHENTIQUE SASQUATCH\* !  
TOILETTES PROPRES !

Les traces débouchaient dans la clairière de Lark, au-dessus de la rivière. Rich s'arrêta près du vieux pick-up International abandonné devant la cabane, avec son capot si rongé par la rouille que les hautes herbes poussaient à travers le métal. Le vieux cochon qui farfouillait derrière les latrines ne releva pas la tête, mais les deux cabots de Lark s'étirèrent et approchèrent paresseusement dès que Rich ouvrit sa portière.

“Banjo ! Killer !” cria Lark depuis la galerie ; des Sasquatch en bois sculpté étaient alignés sur la balustrade.

Dix degrés, et Lark était en maillot de corps maculé de taches, ses cheveux gris et sa longue barbe lui descendant jusqu'aux épaules, des rouleaux de papier toilette rangés en pyramide dans le fauteuil roulant qui lui servait de brouette. Rich attrapa la barquette

\* Créature légendaire hominoïde, aussi nommée Bigfoot, qui vivrait au Canada et aux États-Unis. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

en aluminium et les six canettes de Tab sur le siège passager avant de descendre.

Lark se laissa aller contre le dossier de sa chaise. “Déjà samedi ?

— Alors ? Ça rapporte toujours, la merde ?

— Comme d’hab.”

Lark détacha un copeau sur un morceau de bois flotté d’où surgissait la tête hirsute d’un Sasquatch, comme si le bois s’était échoué avec la créature à l’intérieur, de sorte qu’il n’avait plus qu’à le débarrasser d’une couche superficielle avec l’habileté de quelqu’un qui pèle une orange et obtient une unique épluchure en spirale.

“Y avait une nana ici hier... un cul tellement rond que j’aurais bien mordu dedans.” Lark pointa son menton vers les toilettes sèches – seul arrêt pipi sur des kilomètres le long de cette route bordée de séquoias –, à croire que la fille n’était pas ressortie.

Plusieurs tas de vingt feuilles de papier toilette étaient préparés sur la chaise à côté de lui, de quoi regarnir le panier sous la boîte en métal où les touristes déposaient leurs pièces de dix cents pour utiliser les latrines. Les rouleaux, les gens les lâchaient dans le trou ou les volaient.

L’écureuil volant de Lark était installé sur son épaule. Il l’avait trouvé alors que c’était encore un bébé tombé du nid. La hanche luxée de l’animal en faisait un partenaire bien assorti avec son maître. Lark poussa du bout des orteils le demi-cercle de copeaux à ses pieds, manipula la statuette et frotta son pouce le long du grain pour sentir le renflement des muscles. Remarquant ses joues creuses, Rich jeta un regard à la caisse renversée sur laquelle traînaient quantité d’outils et de canettes de Tab vides – mais pas de dentier –, et lui présenta la barquette tiède.

“C’est mon dernier repas ? demanda Lark.

— Encore chaud...

— Mets ça dans le frigo.” D’un coup de tête, Lark désigna la porte calée comme toujours en position ouverte.

Rich se courba pour entrer dans la cabane. Lark l’avait construite de ses mains, à l’époque où les hommes étaient plus petits. La cuisine consistait en un évier, un réchaud de camping à deux feux, et un placard qu’il n’avait pas pris la peine de fermer avec une porte. *Pour quoi faire ? Faut ouvrir chaque fois qu’on veut quelque chose.*

“Quelle heure il est ? lança Lark, dehors.

— Je sais pas. Six heures ?” Rich regarda le ciel gris par la fenêtre. “Six heures et demie.”

Des boîtes de conserve ayant contenu du porc aux haricots jonchaient le plan de travail. Rich ouvrit le réfrigérateur : un reste desséché du ragoût au thon de Marsha, une bouteille de sauce barbecue.

Rich regagna la porte, les yeux à la hauteur du linteau. “Tu viens manger à l’intérieur ?

— Allons plutôt voir ce que Kel propose à becqueter.” Lark saisit ses cannes en bois, l’une en forme de scie – le cadeau de départ à la retraite de Sanderson –, l’autre, qu’il avait sculptée lui-même, en forme de fusil.

“Tu veux aller à l’Unique ?

— Y a un autre endroit où on te sert un plat chaud dans le coin ? répliqua Lark.

— Tu mets pas une chemise avant ?”

Lark entra en claudiquant. Il tira le premier tiroir du buffet, se pencha pour que l’écureuil tombe dedans, et referma aussitôt. Les chiens le coinceraient s’ils le trouvaient tout seul.

“Tiens. Ça, c’est pour toi.” Lark enfila une vieille chemise de travail et désigna du menton un tas de cure-dents sur la table, aussi fins et réguliers que ceux du commerce.

“Sympa, merci.” Rich fourra les cure-dents dans sa poche avant. Il avait arrêté de chiquer du tabac le jour où il avait rencontré Colleen. D’un coup. Terminé. Depuis neuf ans maintenant, il se promenait avec un cure-dents dans la bouche.

Lark descendit les marches de la galerie une par une.

“Qu’est-ce qui te prend de vouloir aller à l’Unique ?” demanda Rich lorsqu’ils furent assis dans le pick-up. Lark haletait après l’effort. Si l’on excluait ses allées et venues le long de la route côtière pour surveiller ses panneaux – PASSEZ EN VOITURE DANS UN VRAI SÉQUOIA VIVANT ! MAISON À L’INTÉRIEUR D’UN ARBRE ! –, embarquant les uns pour les réparer, déplaçant ou redressant les autres –, Rich ne se rappelait pas la dernière fois qu’il avait voulu sortir de chez lui.

“Qu’est-ce qui te prend de poser tant de questions ?” rétorqua Lark. Il plissa les yeux pour mieux voir la rivière. Deux Indiens Yurok passaient en bateau. “Ils cherchent du poisson.

— Encore trop tôt pour le saumon”, dit Rich en reculant suffisamment pour faire demi-tour.

Lark haussa les épaules. “Ces gars-là, ils ont le poisson dans le sang.”

Le pick-up tressautait et vibrait dans les virages d’Eel\* Road, la route aussi sinueuse que l’animal dont elle portait le nom. La forêt secondaire dressait un mur d’obscurité contre le flanc escarpé du ravin, les aulnes et les érables enserraient de vieilles souches assez larges pour y garer un pick-up. Lorsqu’ils arrivèrent sur le parking en gravier, il n’y avait qu’un seul véhicule outre celui de Kel : un Chevy de couleur rouille foncé que Rich ne reconnut pas. La pluie gouttait du pare-chocs, entraînant avec elle la boue qui recouvrait des autocollants à demi détachés.

MIEUX VAUT DES EMBÛCHES QUE DES EMMERDES.

JE SUIS UN BÛCHERON ÉCOLO.

MON PATRON NE FAIT PAS LE TROTTOIR, IL FAIT DE L’ABATTAGE.

La pancarte devant l’établissement – LA SEULE ET UNIQUE TAVERNE – était délavée par la pluie, mais les vagues blanches du repère de crue au-dessus de la porte avaient été fraîchement repeintes, montrant à la rivière jusqu’où elle devrait monter pour impressionner quiconque.

Rich tint la porte ouverte et Lark entra en boitillant, balaya la salle du regard comme si elle était pleine de monde, puis se dirigea vers le bar. Il réussit à se hisser sur un tabouret près d’un homme âgé qui avait repoussé son assiette sale, captivé par le match de baseball.

“Cornu\*\*”, dit l’homme en guise de salut. Seuls les vieux croûtons, des types qui avaient travaillé avec Lark quand il était jeune, le surnommaient ainsi.

“Jim.” Lark connaissait tous les anciens bûcherons à cent kilomètres à la ronde, et savait comment broser chacun dans le sens du poil. Il fit les présentations. “Rich Gundersen, Jim Mueller.

— T’es le fils de Hank ?” demanda Jim Mueller. Ses cheveux blancs, coupés ras à la tondeuse, laissaient entrevoir une cicatrice sur son crâne.

\* Anguille.

\*\* Ringard.

Rich hochâ la tête et s'installa sur le tabouret près de Lark. Jim Mueller plissa les yeux pour le dévisager, cherchant une ressemblance avec son père.

“Hank était un sacré élagueur. À moitié singe. Il méritait pas ce qui lui est arrivé.” Jim Mueller toussota et jeta un coup d'œil à Lark. Ce dernier avait été le meilleur ami de Hank ; quarante-cinq ans plus tard, il portait encore le poids de sa mort sur ses épaules.

“Rich habite sur Bald Hill, l'ancienne maison de Hank et de Gretchen, dit Lark.

— Au-dessus de Diving Board Rock, par là-bas ?”

Kel surgit par les portes battantes de la cuisine. “Qui t'a laissé sortir ? dit-il pour charrier Lark en s'essuyant les mains sur son tablier.

— J'aime bien me balader une fois tous les dix ans, répondit Lark. Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ?”

Kel passa la paume de sa main sur son crâne luisant, comme s'il avait oublié qu'il était chauve.

“Saignante pour moi, la viande, dit Lark. Et cette fois, vas-y mollo avec les oignons.”

Kel interrogea Rich du regard. Celui-ci indiqua d'un haussement d'épaules qu'il ne voulait rien manger.

“Juste un hamburger, alors.” Kel leur servit du café avant de retourner à ses fourneaux.

“Il paraît que tu veux lourder quelques hectares”, dit Lark à Jim Mueller.

Pour un homme qui mettait rarement le pied hors de chez lui, Lark était incroyablement bien informé. Il savait qui vendait de la terre, qui avait fait réparer son pick-up, qui tirait une peine de six mois plus une amende pour avoir chouré des loupes de séquoias dans le parc national.

“Possible.” Jim Mueller jeta un coup d'œil soupçonneux à Rich.

“T'inquiète pas, dit Lark. J'ai connu des pierres qui parlaient plus que lui.

— Mon ex me saigne à blanc, confia Jim Mueller en levant les yeux vers la télévision.

— C'est combien d'hectares, « quelques » hectares ? demanda Lark.

— Un peu moins de trois cents.

— Trois cents hectares ?” Lark s’étrangla et posa son café sur le comptoir.

“Deux cent quatre-vingt-onze, très exactement.” Jim Mueller se gratta la joue, suivant toujours le match à la télé. “La parcelle 24-7 – tout le versant derrière chez Hank.”

Le cœur de Rich fit un bond. Il avait arpenté la 24-7 chaque matin de sa vie d’adulte. Son arrière-grand-père rêvait de l’acheter, et ce rêve avait été transmis de génération en génération, jusqu’à lui, Rich, qui le portait comme un fardeau.

“C’est du bon bois d’œuvre là-dedans.” Lark but une autre gorgée de café. “À condition de pouvoir y accéder.

— Sanderson fait percer une route à côté, sur le flanc est, pour récolter Damnation Grove, dit Jim Mueller. Il déroule quasiment le tapis rouge pour la 24-7.”

Lark se tourna vers Rich. “L’autorisation a finalement été accordée, confirma celui-ci.

— Toutes ces nouvelles normes environnementales, c’est que de la foutaise et de la paperasse, dit Jim Mueller. On sait bien qu’ils devront ouvrir une route jusqu’au ruisseau pour transporter le bois. Les arbres de plus gros calibres sont tous regroupés vers le fond du ravin. De là au pied de la 24-7, y a qu’un pas.

— Ça fait beaucoup de pieds-planches\*, la 24-7, dit Lark d’un air pénétré, et Rich sentit ses yeux posés sur lui.

— Y en a pour un million de dollars, au moins.” Une expression dégoûtée s’inscrit sur le visage de Jim Mueller. “J’attends depuis cinquante ans que Sanderson récolte ses arbres à Damnation, pour que je puisse récolter les miens aussi. J’ai dit à mon ex : « Tu vas voir. Dans un ou deux mois, Sanderson taillera des routes. » Mais cette salope me répond qu’elle en a marre de mes conneries. Elle veut sa pension alimentaire, tout de suite.

— Ces gros calibres ne valent pas un clou si tu ne peux pas les enlever de la coupe, lui rappela Lark.

— C’est raide, admit Jim Mueller, et accidenté, mais dès que le bas de Damnation sera dégagé, quelqu’un va s’en mettre plein les fouilles.

\* Unité de mesure du bois de sciage utilisée au Canada et aux États-Unis : 1 pied × 1 pied × 1 pouce.

— Merle ne veut pas l'acheter ? demanda Lark.

— Merle est un pantin.” Jim Mueller rota. “Les gros bonnets lui ont laissé la Cadillac pour qu’il puisse encore fricoter avec les copains qui lui restent à l’Office régional des forêts, mais toutes les vraies décisions sont prises plus haut. Tu crois que ces fils de putes à San Francisco en ont quelque chose à foutre ? Ils l’ont soudoyé pour qu’il siphonne le maximum de pognon ici. Ils vont récolter le plus gros bois, et puis vendre toutes les machines aux enchères, fermer la porte et jeter la clé. Regardez comment ils ont fourgué les camions. On se serait cru à un videgrenier.”

Rich buvait son café à petites gorgées en essayant de ralentir les battements de son cœur. Il se représenta l’arbre qu’on appelait “le 24-7” : un monstre, dépassant les vingt-quatre pieds sept pouces de diamètre qui lui avaient valu son nom et celui de la parcelle, trois cent soixante-dix pieds de haut\*, le plus grand séquoia de la forêt ancienne qui subsistait près de la ligne de crête. Il allait le voir tous les matins depuis trente-cinq ans, imaginant la meilleure façon de l’abattre, mais c’était bien sûr une histoire qu’il se racontait, comme son père et son grand-père avant lui. *Un jour*, disait le père de Rich. Enfant, il croyait que c’était possible, bien que des générations de Gundersen aient rendu leur dernier souffle avec ces deux mots sur les lèvres.

“T’es certain que le parc national n’en veut pas ? dit Lark. Ils essayent pas de s’agrandir ?”

Jim Mueller expira par le nez. “Par chez nous ? Vous avez vu les coupes claires ?” Jim Mueller secoua la tête. “On dirait que la forêt a été bombardée. Les touristes n’ont pas envie de voir ça. S’ils s’agrandissent, ils iront du côté de Redwood Creek\*\*. Ce sera la mort du comté de Humboldt. Ici au moins, à Del Nort, on a encore une chance de gagner.” Jim Mueller inspira. “J’en demande quatre cents.

— Quatre cent mille dollars ?” dit Lark.

\* 7,50 mètres de diamètre, 112 mètres de haut.

\*\* *Creek* : ruisseau. Comme les noms de routes, sauf exception nécessaire à la compréhension, les noms de ruisseaux n’ont pas été traduits et sont employés sans article afin de simplifier la lecture.

Le cœur de Rich se serra.

“Rich a trimé et économisé toute sa vie, continua Lark. À ce prix-là, faudrait qu’il se serre la ceinture pendant cinq ou six vies de plus.” Il décolla ses coudes du comptoir pour faire de la place à Kel qui apportait le hamburger.

“Le bois d’œuvre vaut dix fois ça”, bougonna Jim Mueller

Lark ouvrit son hamburger et enleva les oignons. “T’oublies de compter la location du matériel, plus la paye d’une équipe, plus un camionneur pour apporter la coupe au dépôt”, énumérait-il pendant qu’il tassait sur sa viande de la salade, des tomates, et quelques rondelles de pickles.

Jim Mueller haussa les épaules. “Faut avoir de l’argent pour gagner de l’argent.”

Rich buvait lentement son café en essayant de se concentrer sur le match, sans écouter la petite voix qui lui soufflait que c’était possible. Ce n’était *pas* possible. Il n’obtiendrait jamais un prêt aussi important. Le batteur envoya la balle vers le champ gauche. Lark finit de manger, saisit ses cannes et parut soudain pressé de descendre du tabouret.

“La salade veut déjà ressortir”, maugréa-t-il en partant vers les toilettes.

Une publicité remplaça le match à l’écran.

“Tu t’es battu ? demanda Jim Mueller, posant les yeux sur les phalanges écorchées de Rich.

— Nan...” Rich plia ses index qui n’avaient pas encore cicatrisé. “C’est le boulot...”

— T’es élagueur aussi ?”

Rich acquiesça.

“T’as la taille qu’il faut. Quel âge tu as ?

— Cinquante-trois.

— Mince alors. Les bûcherons ne sont pas censés mourir avant cinquante ans ?

— Il me reste encore quelques vies...”

Jim Mueller secoua la tête. Lui aussi avait travaillé dans la forêt, et son corps se rappelait les morsures de l’écorce, le sang qui coule avant l’arrivée de la douleur.

“Hank se bagarrait tout le temps quand il était gosse, mais lui, c’était un gringalet.” Jim Mueller pouffa de rire à l’évocation de



ce souvenir. “Je parie que les gars y réfléchissent à deux fois avant de te provoquer.”

Rich tournait son mug dans ses mains. Tant de soirs au Widow-maker\*, avant Colleen, il avait serré les mâchoires quand un crétin l’interpellait. Le genre qui, après avoir éclusé plusieurs verres, cherchait l’homme le plus grand pour se battre : et dans tous les bars, dans toutes les pièces, cet homme, c’était Rich. Un mètre quatre-vingt-dix-neuf en chaussettes, deux mètres quatre en chaussures de sécurité. Les hommes de petite taille étaient les plus agressifs – avec ce goût pour le danger, justement, qui les avait conduits au métier de bûcheron. Comme si abattre le plus grand arbre de la Terre pouvait compenser la plus petite bite de la côte nord. Rich s’était défendu, mais il n’avait jamais frappé un homme avec colère. Et il ne se rappelait pas suffisamment son père pour l’imaginer en train de se battre.

“Hank jurait qu’il m’achèterait un jour la 24-7, dit Jim Mueller. Il est mort trop jeune.” Il se tut, un long moment, puis nota un numéro de téléphone au dos d’un sous-verre en carton et le poussa vers Rich sur le comptoir. “Je veux bien descendre jusqu’à deux cent cinquante. Seulement parce que c’est toi.

— Je vais réfléchir.” Rich avait prévu d’utiliser les vingt-cinq mille dollars qu’il avait épargnés pour construire une extension quand le bébé arriverait, mais il n’y aurait pas d’autre bébé, pas après l’effondrement de Colleen lorsqu’elle avait perdu le dernier.

“L’avocat de mon ex me tient par les couilles, expliqua Jim Mueller. J’ai besoin de cet argent très vite, sinon ce fils de pute demandera que la pension alimentaire soit prélevée directement par les services sociaux... Tu parles d’un putain de service !”

“Prêt ?” demanda Lark en revenant. Il s’appuya d’un coude sur le comptoir – hormis dans de pareilles situations, Rich oubliait combien il était petit – et sortit plusieurs billets de son portefeuille. “Ça suffira ?” demanda-t-il à Kel.

Kel hocha la tête. “On se revoit en 1987.

— Si tu vis jusque-là, crâne d’œuf. Lève le pied avec les oignons.” Lark s’adressa à Mueller. “Jim.” Ils échangèrent une poignée de mains. Jim salua Rich d’un geste du menton.

\* Faiseur de veuves. Dans le jargon du bûcheronnage, tout danger mortel lié à l’abattage des arbres.

“Qu’est-ce que t’en penses ? demanda Lark dans le pick-up.

— De quoi ? fit Rich.

— Ce serait cool d’être ton propre patron pour une fois, non ?”

Rich haussa les épaules. Deux cent cinquante mille dollars. Un quart de million.

“Tu coupes, tu replantes, tu récoltes sur trente ans. Ça te rapporterait un paquet de thunes.

— Je serai mort dans trente ans, déclara Rich.

— Ouais, reconnut Lark, mais Colleen, non.”

Rich crispa les mains sur le volant. Lark avait le don de s’insinuer dans sa tête, comme une incarnation de sa conscience qui déambulait en claudiquant avec ses cannes, ses jurons et sa barbe de sauvage.

“Le vrai bon bois d’œuvre est parti, reprit Lark. Qu’est-ce qui reste ? Dix pour cent, le parc inclus ? Deux mille ans pour qu’une forêt pousse, cent ans pour l’abattre. Y a pas pire fléau que l’homme.”

Rich quitta le parking et s’engagea sur la route. Un crachin brouillait le pare-brise.

“Sanderson n’a presque plus de forêt ancienne à exploiter. Combien de temps tu crois que Merle te gardera ? insista Lark. Un an ? Deux ? Pas besoin d’un grimpeur pour récolter des troncs gros comme une bite. Si tu ne paries pas sur toi-même, personne ne le fera à ta place, Gundersen.” Lark abaissa sa vitre et sortit la main, paume tournée vers le ciel pour sentir la pluie. “Je vais te dire une chose, Fil-de-Fer. Ton père n’aurait pas laissé passer une occasion pareille, ça c’est sûr.

— Je sais pas...” Rich se trouva à court de mots. Il savait que Lark avait raison.

“Tu sais pas quoi ? Écoute-moi bien. Faut avoir deux poings, trois couilles et une veine de cocu juste pour subsister au pays du séquoia. Alors quand on a une opportunité pareille, on la rate pas. Ça n’arrive qu’une fois dans une vie.” Lark toussa et gratta le nodule qui était apparu sur son cou. “J’ai envie de fumer. T’as des clopes dans ton pick-up ?

— Marsha ne te tanne pas pour que tu arrêtes ? demanda Rich.

— Et alors ? T’as peur qu’elle t’engueule ?”

Rich se défendit. “Elle a déjà tué un homme.

— Moi, elle me fait pas peur.” La jambe de Lark s’agitait comme s’il était en retard pour un rendez-vous.

Ils roulèrent en silence sur la route côtière à l'asphalte défoncé par les camions transporteurs de bois et creusé de nids-de-poule, sinuant entre l'océan et l'étroite bande de forêt que le parc naturel avait annexée en 1968. De grands arbres bordaient la chaussée comme un col en vison cousu sur une veste en toile grossière, dissimulant à la vue les coupes à blanc pratiquées derrière eux.

“Je me rappelle la première fois que j'ai regardé ton père grimper, dit Lark lorsqu'ils atteignirent la ligne droite qui filait vers Crescent City au nord. J'ai jamais revu quelqu'un comme lui, avant toi. Tu sais qu'il montait toujours là-haut pour contempler le 24-7 ? On trimait comme des putains d'esclaves. Des journées de quatorze, seize heures, on dormait sur place. Et malgré ça, chaque dimanche, il venait à pied même si le site se trouvait à des kilomètres. Comme d'autres vont à la messe... Il t'a jamais emmené ?

— Une fois.

— Tu sais ce qu'il m'a dit, le jour de ta naissance ? Il a dit qu'un jour, toi et lui, vous alliez abattre cet arbre. T'étais qu'une espèce de larve rachitique... Moche, en plus.” Lark se fendit d'un grand sourire. L'affection qu'il avait éprouvée pour le père de Rich s'entendait dans sa voix. “Y a pas beaucoup de gars qui sont nés avec un destin.”